

ressources qui ont valu d'être appelé le pays des possibilités indéfinies (1).

Les Etats-Unis se prêtent aux productions les plus variées : blé, seigle, orge, avoine, riz, maïs, coton, pommes de terre, sucre, tabac, houblon, etc., y poussent à merveille suivant les contrées. Pendant longtemps, c'est surtout par l'envoi de leurs denrées agricoles qu'ils se sont fait connaître à la vieille Europe. Mais aujourd'hui, c'est comme puissance industrielle qu'ils méritent d'attirer l'attention. Déjà ils ont enlevé à leur ancienne métropole, l'Angleterre, la triple royauté de la houille, du fer et de l'acier (2). Et bientôt sans doute ils seront aussi le premier pays du monde pour l'industrie textile, car ils ne sont pas seulement les plus grands producteurs de coton, ils tendent de plus en plus à consommer dans leurs usines la plus grande partie de leur récolte.

L'exposition de Saint-Louis permettait assez bien de se faire une idée de la richesse des divers Etats en houille, en fer, en or, en argent, en cuivre, en mercure, en plomb, en zinc, en nickel.

La plupart des métaux d'importance industrielle se trouvent aux Etats-Unis en quantité presque incalculable. L'étain seul paraît être peu répandu.

Et je ne parle ni du gaz naturel qui a été une des causes premières de la richesse de Pittsburg, ni du pétrole avec lequel les Américains ont gagné tant d'argent, ni des pierres précieuses, ni des carrières de toute sorte, ni des réserves que contient le territoire d'Alaska, acheté si bon marché en 1867 à la Russie, et qui renferme peut-être des milliards.

Les Américains commencent aussi à se servir de la houille blanche, de la force motrice de leurs rivières et de leurs chutes d'eau. Ils utilisent dès maintenant 527,000 chevaux-vapeur.

Les chiffres qui nous renseignent sur la prospérité du peuple sont fort éloquentes. Les dépôts confiés aux banques d'épargne, qui étaient déjà de 1,906 millions de dollars en 1896 atteignent 2,935 millions. Et pendant le même laps de temps, le total des assurances sur la vie a presque doublé, s'élevant à 10 milliards et demi de dollars !

Si la situation financière actuelle laisse un peu à désirer, il ne

(1) *Das Land der unbegrenzten Möglichkeiten*. Tel est le titre d'un récent ouvrage de Max Goldberger (Berlin 1903), l'un des plus intéressants qui aient été publiés dans ces dernières années sur les Etats-Unis.

(2) La production de la fonte a doublé depuis 1893 : elle est déjà de près de 20 millions de tonnes. De 1898 à 1903, en cinq ans, la production minière a passé de 622 millions de dollars à 1,260. Et la production sidérurgique est plus de deux fois et demie celle de l'Angleterre. V. L. Grier, *Jahrbuch für Gesetzgebung Verwaltung und Volkswirtschaft*, XXVII (1903), 3, p. 228.

faut pas oublier que la dette publique, qui était de 847 millions de dollars en 1896, et avait atteint après la guerre de Cuba 1,023 millions, a été ramenée en 1903 à 914 millions, et que le service des intérêts qui exigeait 34,387,000 dollars en 1896, ne demande plus maintenant que 25 millions et demi.

* * *

La prospérité actuelle des Etats-Unis n'est pas due seulement aux ressources qu'ils possèdent. Elle est, dans une large mesure, le résultat des qualités des habitants, non seulement de l'intelligence avec laquelle ils ont su s'adapter à la vie économique, mais encore de la fermeté du caractère, ce qui vaut mieux encore. Le caractère est lui-même la résultante de divers facteurs dont le plus important c'est l'énergie.

L'énergie c'est la qualité maîtresse de l'Américain, c'est elle qui lui donne une grande confiance en lui-même, qui le prédispose à l'optimisme. Elle se traduit par une ardeur au travail, par un esprit d'initiative qui frappe au plus haut point ceux qui viennent pour la première fois aux Etats-Unis.

Cet esprit d'initiative se double d'une remarquable patience. On dit que les Américains sont nerveux et excitables en affaires. C'est possible, mais je n'ai pas le souvenir d'en avoir vu s'impatienter. Je me rappelle qu'un jour à New-York, dans la grande artère de Broadway, je me suis trouvé pris dans un embarras inextricable de voitures et de tramways. C'était précisément l'heure d'ouverture des bureaux. Pas un de ces spéculateurs et de ces banquiers au milieu desquels je me trouvais (gens à qui quelques minutes de retard peuvent causer un préjudice considérable), ne s'impatienta. On attendit avec une tranquillité incroyable que tout fut remis en ordre.

Cette énergie, cet esprit d'initiative, cette persévérance aboutissent à des résultats d'autant plus considérables que le travail est remarquablement organisé.

J'ai visité avec des ingénieurs allemands qui ont été pour moi des guides précieux, quelques fabriques et usines, par exemple la grande fabrique de locomotives de Baldwin à Philadelphie et les usines de Carnegie à Pittsburg, cette ville typique qui est un des meilleurs exemples de la théorie d'après laquelle le lieu crée le travail. J'ai cherché à me rendre compte des raisons qui expliquent comment, malgré l'élévation des salaires, les Américains font aux nations européennes une concurrence victorieuse.

La première c'est la supériorité de l'outillage. On est frappé, lorsqu'on sait qu'elle est l'intensité de production de ces usines,

du nombre relativement restreint d'ouvriers qui sont disséminés dans ces halls immenses où tout est en mouvement. Ce phénomène s'explique essentiellement par les progrès du machinisme. Les Américains sont arrivés à économiser beaucoup de main-d'œuvre en se servant de machines-outils fort ingénieuses, qu'ils améliorent sans cesse, et auxquelles ils demandent le maximum de vitesse et de rendement. Dans ces conditions sans doute elles s'usent plus vite, mais on les remplace plus souvent et par des machines de plus en plus perfectionnées. Chaque renouvellement est l'occasion d'un progrès nouveau, de sorte qu'en fait d'outillage, les Américains sont toujours en avance sur les autres peuples.

Les producteurs américains ont en outre pris l'habitude de fabriquer par séries, par calibres. Il ne faut pas leur demander des machines d'un modèle intermédiaire : ils renonceront plutôt à la commande.

Cette méthode de fabrication en séries a donné des résultats d'autant plus remarquables que les séries n'ont pas été arrêtées au hasard. Les types normaux de fabrication ont été adoptés à la suite d'études méthodiques dans lesquelles les Américains ont excellé, et les producteurs ont habitué finalement les consommateurs à certains types invariables de produits.

Ce n'est pas seulement à la qualité de l'outillage, c'est aussi à la qualité des travailleurs qu'on doit attribuer la prospérité des États-Unis.

M. Levasseur, dans son bel ouvrage sur *l'Ouvrier américain*, a très bien montré comment le type de l'ouvrier américain est un type supérieur, comment cet ouvrier, très fier de se sentir citoyen d'un État libre et très indépendant, a su se grouper en associations qui ont développé ses qualités naturelles ; comment il est doué d'un sens pratique qui l'a garanti des utopies dangereuses, et l'a mis en défiance contre les doctrines du socialisme révolutionnaire.

Le parti socialiste est en tout cas loin de voir son influence grandir aux États-Unis comme en France, en Allemagne ou en Italie. Le sens pratique des ouvriers américains leur fait considérer comme irréalisable un régime économique où la propriété collective remplacerait peu à peu l'appropriation individuelle.

Quant au mouvement anarchiste, qui est d'importation étrangère, il a pu se développer dans quelques grandes cités. Mais les Américains aiment trop leurs institutions et sont trop optimistes pour que les « négateurs » puissent agir bien profondément sur la conscience de la nation.

Les renseignements que donne M. Levasseur peuvent être complétés par le volume où sont consignés les résultats de l'enquête

dont M. Mosely a récemment pris l'initiative. Tous les délégués des *Trade's Unions* anglaises envoyés par lui en Amérique ont été d'accord pour déclarer que l'ouvrier américain est plus sobre que l'ouvrier anglais et pour reconnaître qu'il fournit néanmoins une somme de travail supérieure. Le délégué de la Fédération des Hauts-Fourneaux, M. Walls, prétend qu'un haut-fourneau américain produit plus du double d'un haut-fourneau anglais. Et il ajoute qu'il n'a cependant pas vu d'ouvrier accablé sous la besogne, qu'aucun ne lui a paru donner des signes d'une fatigue excessive.

On m'avait dit, écrit M. Cox, de l'Union des ouvriers du fer, que par suite de l'activité qui règne dans les usines américaines, les hommes jeunes pouvaient seuls résister à l'effort que cette activité nécessite, et encore peu d'années ! Cela est inexact, il n'y a aucune tendance à renvoyer les vieux ouvriers. Et M. Cox laisse entendre que grâce à une adaptation remarquable de l'ouvrier à la machine, à une utilisation parfaite de ses aptitudes et de ses forces, le travailleur américain n'a pas à déployer une énergie plus grande que le travailleur anglais.

Dans les filatures de coton, dit un autre rapporteur, M. Ashton, les ouvriers « ne sont pas plus bousculés que dans nos filatures du Lancashire ».

J'ai vu, ajoute M. Flynn, de l'Union des tailleurs, un ouvrier qui s'occupait simultanément de huit machines ; mais elles n'avaient besoin que d'être alimentées de matières premières. De travail pénible il n'y en avait pas. Aussi je n'hésite pas à penser que la marche si intense des machines ne correspond nullement à une intensité corrélatrice de travail, chez l'ouvrier qui la sert.

J'ajouterai cependant que tout en admirant un certain nombre de produits américains, j'ai eu cette impression que la concurrence américaine est surtout redoutable pour les articles qu'on peut fabriquer en masse et pour lesquels le machinisme joue un rôle prépondérant. En d'autres termes la « fabrication » m'a paru plus intéressante que le produit fabriqué. Pour les articles de qualité supérieure où le tour de main et le goût individuel conservent une grande importance, les États-Unis sont encore en retard. Peut-être le seront-ils toujours ?

On peut dire du moins que le développement du machinisme a eu surtout pour effet de pousser les ingénieurs à « substituer de plus en plus les forces illimitées de la nature aux forces limitées de l'homme ». Ils vont même jusqu'à prétendre que c'est dans une utilisation plus complète des forces naturelles dont l'homme commence à peine à se rendre maître (vent, électricité, marées, etc.), qu'il faut entrevoir pour l'avenir l'amélioration du bien-être de